

INAUGURATION

DE LA

STATUE DU MARÉCHAL NIEL

Le 15 Octobre 1876

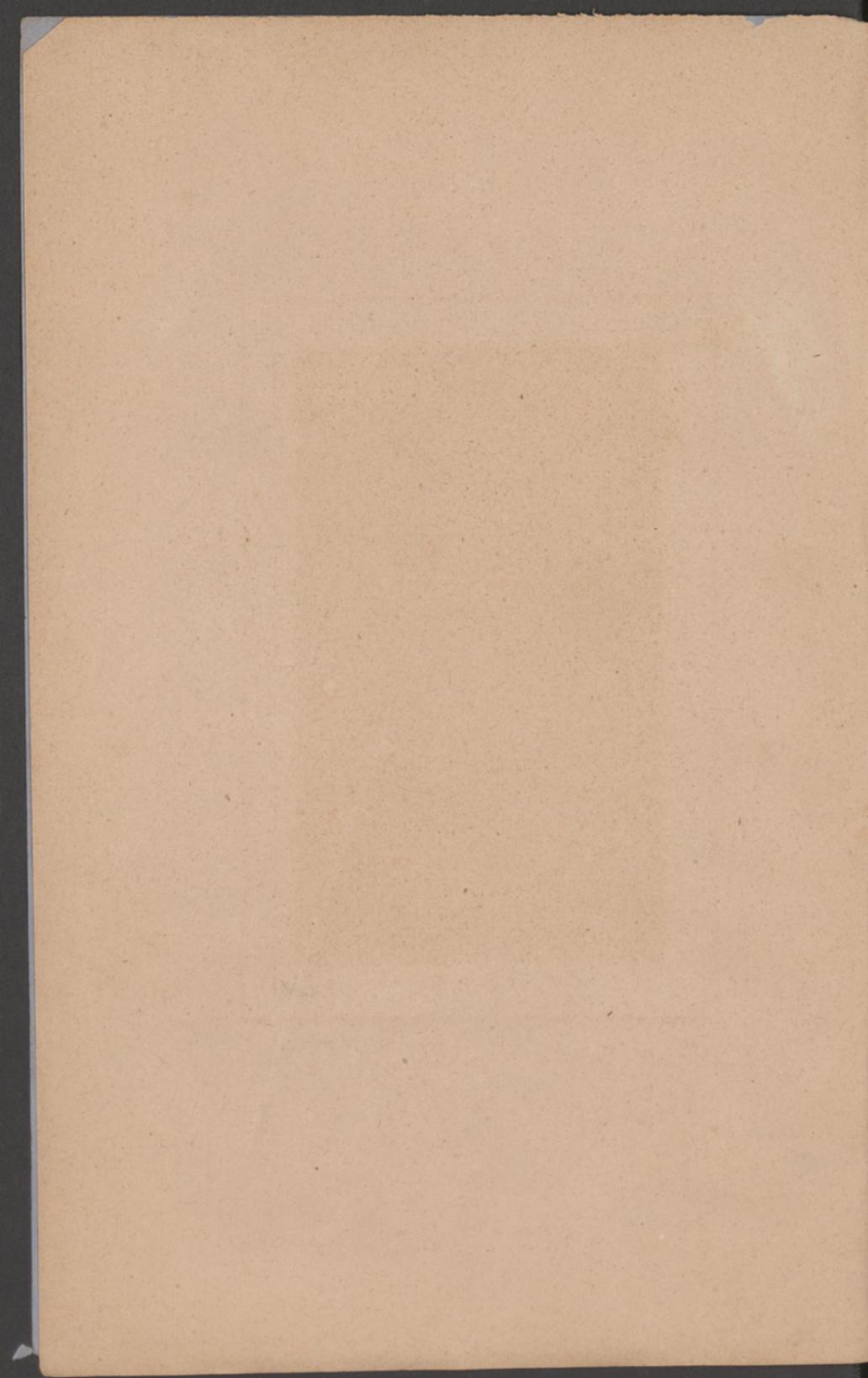
A MURET

Compte-rendu extrait de divers Journaux et publié par les soins du Comité

TOULOUSE

IMPRIMERIE DE LOUIS & JEAN-MATTHIEU DOULADOURE
Rue Saint-Rome, 39.

—
1876







PIERRE
TOLLOUS
UNIVERSITY

Recop P/p B0255

INAUGURATION

DE LA

STATUE DU MARÉCHAL NIEL

Le 15 Octobre 1876

A. MURET

Compte-rendu extrait de divers Journaux et publié par les soins du Comité

TOULOUSE

IMPRIMERIE DE LOUIS & JEAN-MATTHIEU DOULADOURE
Rue Saint-Rome, 39.

—
1876



INAUGURATION

DE LA

STATUE DU MARÉCHAL NIEL



Le dimanche 15 octobre 1876 a eu lieu à Muret l'inauguration de la statue élevée au maréchal Niel au moyen d'une souscription nationale dont cette ville avait pris l'initiative. Cette solennité patriotique a été célébrée avec un éclat exceptionnel. Le Comité d'exécution de la statue et une Commission du Conseil municipal avaient été chargés de prendre, de concert avec la municipalité, les mesures et dispositions nécessaires. La population s'est associée avec

une touchante spontanéité à leurs efforts pour célébrer avec la plus grande pompe possible une fête dont le souvenir marquera dans ses annales. Toutes les maisons, depuis les plus riches jusqu'aux plus humbles, étaient pavoisées. Malgré l'incertitude du temps, une foule immense était accourue des divers points de l'arrondissement et même du département et remplissait les rues et les promenades.

Dans la matinée, une distribution de pain et de viande a été faite aux indigents par l'intermédiaire des vénérables Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

A dix heures a eu lieu un Festival qui avait été organisé par une Commission spéciale, et auquel ont pris part un grand nombre de sociétés musicales (orphéons et fanfares).

A midi, M. le général baron de Chabaud-la-Tour, grand'croix de la Légion d'honneur, ancien ministre de l'intérieur, ancien président du comité des fortifications, président de la cérémonie d'inauguration; M. le commandant de Locmaria, chef du cabinet de M. le Ministre de la guerre, délégué pour représenter à la cérémonie M. le maréchal de Mac-Mahon président de la République et M. le Ministre de la guerre,

et les autorités civiles et militaires de Toulouse, conviées à la fête, ont été reçus à la gare par M. le Maire, MM. les Adjoints et MM. les Membres du Conseil municipal, accompagnés de la fanfare de la ville. Le cortège s'est immédiatement formé et s'est mis en marche, précédé et suivi par des gendarmes à cheval; il s'est rendu, entre deux haies de soldats, à l'église paroissiale où l'avait précédé S. G. Monseigneur Desprez, Archevêque de Toulouse. L'église était brillamment ornée et illuminée; elle s'est trouvée trop étroite pour contenir la foule qui se pressait à ses portes; les regards se portaient sur la croix de Bomarsund qui avait été gracieusement décorée pour la circonstance; des places spéciales étaient occupées par la famille Niel. Une messe basse solennelle a été célébrée par M. le chanoine Gay, curé-archiprêtre; la musique du 426^e régiment de ligne, les orgues et l'orphéon de Seysses se sont successivement fait entendre pendant la cérémonie.

A l'issue de la messe, le cortège s'est dirigé vers les allées *Niel* à l'extrémité desquelles la statue a été érigée faisant face à la Garonne et regardant les coteaux de *Brioude*, propriété de la famille Niel et lieu de naissance du Maréchal. Le

vaste et bel emplacement qui entoure la statue formait une enceinte dans laquelle ne pénétraient que les personnes munies de cartes d'invitation. A l'entrée se dressait un magnifique arc de triomphe portant l'écusson de la Ville et les armes du Maréchal et sur lequel on lisait l'inscription suivante : *La ville de Muret au maréchal Niel*. A droite et à gauche avaient été élevées des tribunes décorées avec goût et entourées de mâts aux couleurs nationales. Plusieurs rangs de chaises, garnies de nombreux spectateurs, s'élevaient devant les tribunes. Les sociétés musicales s'étaient groupées, bannières déployées, derrière le monument. Les troupes désignées pour assister à la cérémonie avaient pris place sur la route nationale ; elles comprenaient un bataillon du 126^e régiment de ligne avec la musique et le drapeau, une batterie appartenant au 18^e régiment d'artillerie et des détachements des brigades de gendarmerie de l'arrondissement ; elles étaient placées sous le commandement supérieur de M. le colonel du 126^e de ligne.

M. le général baron de Chabaud-la-Tour, suivi du cortège officiel, est monté dans la tribune d'honneur et a pris possession du fauteuil de la présidence ; à sa droite se sont assis Mgr Desprez,

Archevêque de Toulouse, et M. Sacase, sénateur, président du Conseil général de la Haute-Garonne ; à sa gauche a pris place M. le vicomte de Castillon, Maire de Muret.

Ont également occupé des places d'honneur : M. le général Lefèvre, commandant la 34^e division d'infanterie, représentant M. le général vicomte de Salignac-Fénelon, commandant le 17^e corps d'armée, qui n'a pu, par des raisons de santé, assister à la cérémonie ; M. le commandant de Locmaria, délégué de M. le maréchal de MacMahon et de M. le ministre de la guerre ; M. le général Pourcet et M. de Belcastel, sénateurs de la Haute-Garonne ; M. le général Dubost, président du Comité des fortifications ; M. l'intendant général Blondeau, ancien directeur général au Ministère de la guerre ; M. Achille Delorme, préfet de la Haute-Garonne ; M. Vaulogé, procureur général près la Cour d'appel de Toulouse ; M. le général Baudouin, chef d'état-major du 17^e corps d'armée ; M. le général de Brives, commandant la 17^e brigade d'artillerie ; M. le général Rousseau, commandant le génie des 17^e et 18^e corps ; M. Viguiier, intendant militaire à Toulouse ; M. d'Huc de Monségou, intendant militaire ; M. le colonel de Laberge, directeur du

génie à Bayonne ; M. le colonel Andrieu, chef d'état-major de la 34^e division d'infanterie ; M. le colonel Bovet, directeur du génie à Toulouse ; M. le colonel Geille, chef de la 27^e légion de gendarmerie ; M. de Lihus, secrétaire général de la préfecture de la Haute-Garonne ; M. de Saint-Andéol, sous-préfet de Muret, et MM. les membres du Comité d'exécution de la statue (1).

Parmi les autres notabilités on a remarqué : MM. de Persegol, Faure, vice-présidents, et Lartet, secrétaire du Conseil général de la Haute-Garonne ; MM. Boué, Cazaux, Féral, Mengué, Montané, Mulé (de Rieumes), Naves, Pujos, Sales, Seguy et de Vise, conseillers généraux ; M. Serville, vice-président du Conseil de préfecture, et tous les Conseillers de préfecture de la Haute-Garonne ; M. Couget, président du Tri-

(1) Ce Comité se composait de : MM. le vicomte de Castillon, maire de Muret ; Bonnet, ancien maire, conseiller municipal ; Henry, président honoraire ; Lacroix, conseiller d'arrondissement et conseiller municipal ; Lupiac, bâtonnier de l'ordre des avocats, conseiller municipal ; Sevène, ancien receveur particulier des finances.

bunal de Muret, M. Boussac, procureur de la République, et tous les membres du Tribunal ; MM. les adjoints et MM. les membres du Conseil municipal de Muret ; M. le curé de Muret et ses vicaires ; tous les colonels faisant partie de l'état-major et de la garnison de Toulouse et un grand nombre d'officiers supérieurs, parmi lesquels le commandant de gendarmerie du département et le commandant du 29^e bataillon de chasseurs à pied ; une députation de cinquante officiers de toute arme et de tout grade déléguée par M. le général commandant le 47^e corps d'armée ; M. le colonel vicomte Toussaint, commandeur de la Légion d'honneur, ancien maire de Toulouse ; M. Baric, recteur honoraire, beau-frère du général Bizot ; M. Ozenne, président du tribunal de Commerce de Toulouse ; M. Blaja, conseiller honoraire ; M. le comte de Roquette-Buisson, ancien député ; M. Salles, ingénieur en chef du service hydraulique ; M. Pigny, président du Conseil des prud'hommes de Toulouse ; tous les fonctionnaires de la ville de Muret ; un grand nombre de prêtres, de conseillers d'arrondissement, de maires et de juges de paix de l'arrondissement de Muret ; des représentants de la presse départementale ; etc., etc.

Une tribune spéciale, parallèle à la tribune d'honneur, avait été dressée pour la famille. Ont pris place dans cette tribune : Madame la Maréchale Niel, ayant à ses côtés, son fils, M. Léopold Niel, capitaine au 6^e chasseurs ; sa fille, Madame la comtesse Duhesme, et son gendre, M. le comte Duhesme, lieutenant-colonel au 42^e hussards ; M. Charles Niel, secrétaire du Conseil général de la Haute-Garonne, neveu du maréchal ; M^{lle} Cécile Niel, nièce du maréchal ; M. Gustave Niel, neveu du maréchal ; M^{me} Castéja, sœur de M^{me} la maréchale et ses enfants ; MM. les généraux d'Arricau et Lamothe, cousins du maréchal ; les anciens officiers attachés à la personne du maréchal dont les noms suivent : M. le colonel Villette ; M. le lieutenant-colonel des Garets ; MM. les commandants Duvivier, du Puy Montbrun et de Sermet ; M. de Brancion, préfet de Vaucluse ; M. Daguilhon-Pujol, ancien député (4).

(1) MM. les généraux Parmentier, Petit et d'Ornant et les colonels vicomte de Pitray, Peaucéllier et Corbin, retenus par des raisons de service ou de santé, avaient exprimé tous leurs regrets de ne pouvoir se joindre à leurs anciens collègues.

Sur un signe de M. le général de Chabaud-la-Tour, le voile qui recouvrait la statue a été enlevé au milieu des acclamations enthousiastes des assistants. Les tambours ont battu aux champs; une salve de onze coups de canons a été tirée.

Cette belle statue en bronze fait le plus grand honneur à M. Gustave Crauk et la ville de Muret ne peut que se féliciter d'avoir confié à cet artiste la tâche de reproduire les traits du plus illustre de ses enfants. Le maréchal est représenté debout en grand uniforme; l'attitude est imposante et la pose pleine de naturel. La tête est d'une expression fière et énergique et d'une ressemblance saisissante. Le maréchal tient à la main droite un rouleau de papier; la main gauche repose sur le pommeau de l'épée. Sur la poitrine se voient deux décorations seulement: la médaille militaire et la plaque de la Légion d'honneur dont le grand cordon rompt la monotonie de l'habit. Les bottes à l'écuyère et la ceinture avec ses deux glands sont d'un fini remarquable. Le caban militaire, retenu à l'épaule droite par l'épaulette et recouvrant le bras et le genou du même côté, tombe en arrière jusqu'à terre et donne à la statue une ampleur rappelant la sculpture antique.

Le piédestal en pierre, entouré d'une grille, a été habilement exécuté par MM. Doat et Vignaux de Toulouse. Voici les inscriptions qu'on lit sur les quatre faces du monument :

AU MARÉCHAL
NIEL
SOUSCRIPTION NATIONALE.

NÉ A MURET LE 4 OCTOBRE 1802,
MORT A PARIS LE 13 AOUT 1869.

CONSEILLER D'ÉTAT
SÉNATEUR
MINISTRE DE LA GUERRE.

CONSTANTINE. — ROME.
BOMARSUND. — SÉBASTOPOL.
MAGENTA. — SOLFÉRINO.

Après un morceau exécuté par la musique du 126^e de ligne, M. le général baron de Chabaud-la-Tour s'est levé et a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Nous voici réunis pour une grande et touchante cérémonie : l'inauguration de la statue du maréchal Niel.

Il y a sept années, le 13 août 1869, le maréchal Niel, ministre de la guerre, était enlevé à la France, par la volonté de Dieu, encore plein de vigueur et dans toute la force et l'étendue des admirables facultés dont il avait été doué. Notre patrie comptait sur lui pour achever cette grande réorganisation de l'armée rendue nécessaire par la gravité des événements contemporains, et qui était l'objet de ses incessantes préoccupations ; elle espérait aussi que ce serait lui qui mettrait en action, si la guerre venait à éclater, tous les éléments de cette puissance militaire dont la création était principalement son œuvre et qu'il avait fait adopter, grâce à sa savante et vigoureuse éloquence, par les grands conseils de la nation.

La nouvelle de la mort du maréchal Niel causa la plus douloureuse émotion dans le pays tout entier, dans l'armée qui était heureuse et confiante en voyant à sa tête un chef aussi éminent. Tous les journaux, sans exception de partis, ren-

dirent hommage à cette noble mémoire, témoignant de la grandeur de la perte que faisait notre patrie; les journaux étrangers s'associèrent eux-mêmes à l'expression de ces sentiments.

Mais nulle part l'explosion n'en fut aussi vive que dans cette grande ville de Toulouse, la vieille capitale du Languedoc, qui avait possédé, pendant bien des années, dans ses murs, le maréchal à la tête du grand commandement militaire dont elle est le siège, à la tête aussi de son conseil général; et dans cette ville de Muret, siège de sa famille, à côté de laquelle il était né, qui l'avait envoyé dans le conseil du département, et dont tous les habitants nous entourent en ce moment dans un sentiment unanime de douloureux regrets et de profonde sympathie pour l'illustre enfant de leur cité.

Dès le 28 août, le journal de Muret, organe de la population toute entière, annonçait l'ouverture d'une souscription pour l'érection d'une statue du maréchal Niel sur la principale place de Muret, qui a l'insigne honneur d'être à la fois le berceau et le tombeau du glorieux maréchal.

Cette souscription, à laquelle s'empressèrent de prendre part les hommes éminents de tout le pays comme les plus modestes citoyens, les chefs de

l'armée comme les simples soldats, fut une véritable souscription nationale.

C'est à elle que nous devons de pouvoir contempler en ce jour les traits fidèlement reproduits de notre cher maréchal. C'est au pied de ce monument que sauront respecter les générations futures en le regardant avec un légitime orgueil, que l'un des vieux frères d'armes du maréchal, son camarade d'études à l'École polytechnique, honoré depuis lors de sa constante amitié, vient, en répondant à l'appel de la famille Niel et du conseil municipal de Muret, essayer de retracer rapidement devant vous les traits principaux de sa carrière.

Adolphe Niel naquit à Brioude, commune de Muret, le 4 octobre 1802 ; sa famille était ancienne et considérée. Son grand-père, qui possédait une belle fortune, avait eu de nombreux enfants dont quatre entrèrent au service comme officiers sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI.

L'aîné de ces enfants, André Niel, a laissé un souvenir qui ne périra pas. Une sévérité antique de mœurs et de principes, jointe à la plus haute capacité, avait appelé sur lui l'attention de ses chefs, et le plus brillant avenir lui était réservé. Colonel du 12^e régiment de chasseurs, il prit une

part glorieuse à la bataille de Jemmapes. Au mois de mars 1793, il commandait l'avant-garde de Dumouriez, lorsque, ayant l'ordre d'essayer de débloquer la place de Namur investie par les Autrichiens, il reçut, en chargeant à la tête de la cavalerie, un coup de sabre qui lui ouvrit le crâne. Il survécut à cette terrible blessure; mais il fut forcé d'abandonner la carrière militaire dans laquelle il serait rapidement parvenu, tout le faisait prévoir, aux rangs les plus élevés, et il se retira à Brioude.

Dans cette même année 1793, Antoine Niel, son frère cadet, qui avait formé une compagnie de volontaires dont il avait été nommé capitaine, se faisait tuer à la tête de cette compagnie qui combattait dans l'armée des Pyrénées-Orientales.

C'est au sein de cette famille toute militaire que devait naître et grandir Adolphe Niel. Son père, Joseph Niel, n'avait pas embrassé de carrière. Savant distingué, littérateur plein de goût et d'érudition, il s'était uni à une compagne digne de lui, qui possédait, elle aussi, toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

C'est à Brioude qu'Adolphe Niel commença, sous l'habile direction de son père, les études qu'il devait compléter plus tard à Toulouse. Le

maréchal aimait à rappeler tout ce qu'il devait à l'éducation virile et chrétienne qui lui avait été donnée par des parents aussi distingués.

A ses aptitudes remarquables, à sa facilité prodigieuse, vinrent se joindre bientôt un amour du travail et une application bien rares chez un enfant.

Tel il était, d'ailleurs, dans sa jeunesse, lorsqu'il se préparait à subir les difficiles épreuves qui devaient le conduire à l'École polytechnique, tel nous le retrouvons dans le cours de sa vie. Nul n'a possédé à un degré plus élevé que lui le désir incessant de s'instruire, le besoin insatiable d'étendre le cercle si vaste de ses connaissances. Ceux qui ont eu le bonheur de vivre dans son intimité et de jouir du charme de sa conversation ont pu apprécier les richesses de cet esprit si cultivé; à côté de l'homme de guerre, on découvrait bien vite l'économiste, le littérateur et le savant.

Les études sérieuses seules n'absorbaient pas toute la jeunesse de Niel. D'une taille élevée, d'une constitution robuste, il était passionné pour les exercices du corps; écuyer consommé, tireur habile, il se livrait avec ardeur aux plaisirs de la chasse et de l'équitation, et développait ainsi les qualités physiques qui devaient être

plus tard si nécessaires au soldat d'Afrique, de Crimée et d'Italie.

Après deux années d'études spéciales au collège de Toulouse, Niel entra, en 1821, à l'âge de 19 ans, à l'Ecole polytechnique. Il en sortait, deux ans plus tard, après y avoir fait choix de la carrière du génie militaire, et il se rendit à l'école d'application de l'artillerie et du génie à Metz, avec le numéro 4 de la promotion du génie, numéro qu'il conserva en en sortant deux ans après pour entrer comme lieutenant dans un de nos régiments du génie.

Employé successivement dans les places de Longwy, de Toulon, de Bayonne, devenu capitaine, il est appelé, en 1836, au dépôt des fortifications, à Paris, où l'on a le soin de faire entrer les officiers qui se distinguent le plus par leur aptitude, afin de les initier de bonne heure à l'étude des questions d'ensemble du service de leur arme.

C'est vers cette époque que se préparait la seconde expédition de Constantine.

Notre échec devant Constantine en 1836, la retraite qu'il fallut faire dans des conditions désastreuses et dont l'honneur fut sauvé par la vaillante épée de Changarnier, sont dans toutes les mémoires. Une éclatante revanche était néces-

saire pour le prestige de nos armes et pour le maintien de notre domination en Algérie.

M. le duc d'Orléans avait obtenu du roi le commandement de l'armée expéditionnaire, chargée de venger, en 1837, l'insuccès de 1836. Mais une noble émulation existait parmi nos princes, comme dans tous les rangs de l'armée. M. le duc de Nemours, qui avait pris part à la douloureuse expédition de 1836, réclamait avec ardeur de faire celle de 1837; « ayant été à la » peine, il voulait être à l'honneur. »

Les supplications de son frère l'emportèrent auprès du duc d'Orléans, qui lui céda son tour, sur la parole du roi qu'il commanderait la première expédition sérieuse, que la lutte contre Abd-el-Kader, alors dans toute sa puissance, faisait prévoir à bref délai.

Le général de Damrémont, gouverneur général de l'Algérie, fut chargé du commandement de l'armée expéditionnaire.

Les commandements des armes spéciales de l'artillerie et du génie, dont le rôle devait être si important dans une campagne dont un siège était l'objectif, furent donnés à deux des généraux les plus renommés de ces armes : le général Vallée et le général Rohault de Fleury.

Le capitaine Niel sollicita et obtint d'être l'un des officiers désignés pour composer l'état-major du génie.

Quel est celui d'entre nous qui ne se rappelle les péripéties de ce siège mémorable, dont le succès est un des plus glorieux épisodes de la conquête de l'Algérie ?

Constantine est une île rocheuse entourée de précipices à pic infranchissables, au fond desquels roulent les eaux tumultueuses du Rummel ; son mur d'enceinte, du seul côté où il fut possible de l'attaquer, celui de l'étroit plateau du minaret, était formé de blocs énormes que nos boulets de 24 avaient la plus grande peine à briser.

Le général de Damrémont suivait avec anxiété les progrès de la brèche, ayant à ses côtés le général Perrégaux, son chef d'état-major, et le général duc de Nemours, commandant la tranchée, lorsqu'un boulet de la place vint le frapper mortellement, et le général Perrégaux, percé de plusieurs balles, tombe près de lui. Le duc de Nemours s'élance pour les secourir, et c'est avec la plus grande peine que l'on put, au milieu de la grêle des balles ennemies, les transporter en arrière du train des attaques, où l'on essaie en vain de les rappeler à la vie.

Le général Vallée prend le commandement de l'armée; il fait redoubler le feu de l'artillerie; mais les approvisionnements de gargousses s'épuisent. Enfin le moment désiré paraît venu; le commandant du génie Boutault est chargé, à l'aube du jour, d'aller reconnaître la brèche en s'avancant à découvert jusqu'à son pied; il accomplit heureusement cette périlleuse mission, déclare que la brèche est praticable et l'assaut est ordonné!

Le 13 octobre 1837, les petites colonnes d'attaque qui doivent se succéder sur la brèche sont disposées dans les tranchées. Le duc de Nemours donne le signal et Lamoricière, le premier, s'élançe l'épée haute à la tête de ses zouaves; il parvient au sommet de la brèche; les autres colonnes le suivent: le colonel Combes, le commandant Vieux, le capitaine Niel et tant d'autres officiers, l'élite de l'armée, les conduisent avec la vigueur qui assure la victoire. Les Arabes sont chassés de la petite place qui se trouve en haut de la brèche; mais les rues étroites qui y aboutissent sont barricadées, les terrasses sont couvertes d'ennemis, et une pluie de balles fait de grands ravages dans les rangs des assaillants.

Combes, percé de deux balles, redescend en chancelant le talus abrupte de la brèche, dit

d'une voix encore ferme : « Je peux mourir maintenant, la place est à nous ! » et il va expirer à l'ambulance. Lamoricière entraîne ses zouaves à l'attaque de la principale barricade ; Niel se jette à droite avec les sapeurs, lorsque l'explosion d'une mine les renverse ainsi qu'un grand nombre de leurs hommes. On emporte hors de la place Lamoricière dont le corps et les yeux sont brûlés. Niel tombe sans connaissance sous les décombres ; au bout de quelques instants il reprend ses sens, se relève, appelle à lui les soldats et les sapeurs qui survivent, reprend avec ardeur l'attaque des maisons échelonnées le long du rempart et en chasse successivement les Arabes au milieu des plus terribles dangers, en prolongeant le mouvement tournant qui va mettre un terme à la lutte.

« Au plus fort de l'action, » écrivait-il le lendemain à sa famille, « un brave soldat (il se nommait Passerieu), monté sur un toit, près de moi, me criait : Capitaine, je suis de Muret ! Presque aussitôt, il tombait mort à mes pieds. »

La conduite héroïque du capitaine Niel avait produit dans le corps expéditionnaire la plus vive sensation. Le général Rohault de Fleury lui voua, à partir de ce moment, une affection qui ne s'est jamais démentie. Il le signala dès lors hautement

comme devant être placé un jour à la tête de l'armée ; et, détail touchant, lorsque l'avenir eut réalisé cette prédiction, ce fut le capitaine Niel, devenu maréchal de France, qui fut chargé par l'Empereur de porter au général Rohault de Fleury, l'ancien commandant du génie au siège de Constantine, les insignes de grand'croix de la Légion d'honneur.

Voici en quels termes le général de Fleury s'exprimait dans son rapport :

« La même opération (tourner l'ennemi en » traversant les maisons), exécutée sur la droite » de la brèche avec autant d'intelligence que de » résolution par le capitaine Niel, amena la re- » traite des défenseurs et la reddition de la » ville. »

En outre, une promesse formelle d'avancement lui fut faite ; l'ordonnance du roi Louis-Philippe, à la date du 11 novembre 1837, se termine ainsi :

« M. Niel, capitaine de 4^{re} classe, n'ayant pu, » quant à présent, obtenir, faute d'emploi vacant, » l'avancement pour lequel il était proposé, le » Roi a autorisé le Ministre de la guerre à lui » annoncer que la première vacance du grade » supérieur à celui dont il est pourvu, qui aura

» lieu dans l'arme du génie, au tour du choix,
» lui sera accordée. »

Quelque temps après, en effet, le capitaine Niel fut élevé au grade de chef de bataillon, et reçut, en outre, le commandement du génie de la province de Constantine. Il arrêta, pendant la durée de ce commandement, les bases de l'établissement de la ville de Philippeville.

Rentré en France en 1839, comme chef de bataillon au 3^e régiment du génie, il fut attaché, en 1840, aux travaux des fortifications de Paris, cette grande œuvre, réponse énergique du roi Louis-Philippe à l'isolement dans lequel avait été placée la France, et qui aurait pu la sauver dans la funeste guerre de 1870, si l'on avait suffisamment approvisionné la capitale, et si l'armée de Mac-Mahon était rentrée dans l'enceinte de ses forts, comme le demandaient avec la plus ardente insistance plusieurs des membres du Conseil de défense de Paris.

Promu lieutenant-colonel, Niel épousa, le 24 avril 1843, M^{me} Clémence Maillères, fille du directeur des douanes de Paris, noble et digne compagne de sa glorieuse carrière, qui lui donna d'abord une fille, M^{me} la comtesse Duhesme, mariée en 1865 au lieutenant-colonel Duhesme,

petit-fils du célèbre général de ce nom, sous le premier Empire; et un fils, Léopold Niel, aujourd'hui capitaine de cavalerie; le gendre et le fils du maréchal suivent avec la plus louable émulation la belle tradition qui leur a été léguée.

Nommé, en 1846, colonel du 2^e régiment du génie à Montpellier, Niel sut y maintenir par son ascendant personnel, plus encore que par l'autorité du grade, la discipline la plus sévère, lors de la néfaste Révolution de 1848.

Lorsque l'expédition de Rome fut résolue, le colonel Niel fut choisi par le général Vaillant, commandant en chef le génie, pour son chef d'état-major; il fut chargé, sous son habile direction, de la conduite de tous les travaux du siège, et particulièrement des dispositions préliminaires qui précédèrent l'héroïque assaut du 3 juillet 1849, qui nous livra la Ville-Eternelle. — A cette attaque, il fut atteint au cou par une balle qui ne lui fit heureusement qu'une blessure légère.

Le colonel Niel mérita d'être cité par le général en chef, duc de Reggio, et fut nommé général de brigade. Il fut immédiatement chargé d'aller porter au Pape la nouvelle de la reddition de Rome, avec les clés d'une des portes enlevées à l'assaut par nos soldats.

Au moment où l'envoyé du général Oudinot se présentait devant Pie IX, le Pape ignorait le succès de nos armes et la reddition de Rome.

Aussi accueillit-il cette grande nouvelle avec une visible émotion. Il tendit la main au général et après l'avoir chargé d'un message pour le duc de Reggio, il lui exprima le désir de lui offrir personnellement un témoignage de sa reconnaissance.

« Je serais bien heureux, dit le général, si Votre Sainteté voulait envoyer un souvenir à M^{me} Niel. »

A ces paroles, le Pape répondit :

« Voilà pour la pieuse femme, » et il lui donna son propre chapelet ; « voici pour le brave soldat, » ajouta-il en lui conférant la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Son ambassade terminée, le général Niel revint à Rome où il remplaça pendant quelque temps le général Vaillant, nommé maréchal de France, et il retourna bientôt à Paris, tandis que le Pape faisait sa rentrée dans sa capitale reconquise par notre armée.

La campagne de Constantine et celle de Rome avaient rehaussé d'un vif éclat le nom du général Niel ; il fut appelé au poste de directeur du ser-

vice du génie au ministère de la guerre, et il réunit à ces importantes fonctions la tâche non moins ardue de défendre, au sein des commissions et devant le Corps législatif, en qualité de délégué du ministre, les intérêts si nombreux du ministère de la guerre.

Alors se révélèrent en lui un esprit d'observation supérieur, une pénétration vive, beaucoup de sang-froid, de finesse et d'à-propos, dons précieux de la nature qui, réunis à un savoir étendu, le rendaient plus propre que tout autre à bien s'acquitter de cette difficile mission.

La rare aptitude dont il fit preuve le désigna des premiers au chef de l'Etat, lors de la réorganisation du conseil d'Etat, en 1853. Il fut nommé, le 26 janvier, conseiller d'Etat en service ordinaire hors section.

Là, transporté au milieu d'hommes supérieurs à tant de titres, il y fit preuve, dans la discussion des lois les plus importantes, comme le Code de justice militaire, de ses qualités d'administrateur consommé, de praticien rompu aux affaires, d'orateur entraînant et convaincu qui en ont fait depuis le ministre éminent si apprécié au Corps législatif et au Sénat.

Voici comment M. de Cormenin parlait du maréchal dans son livre de *Timon* :

« M. le maréchal Niel , s'il eût paru dans les
» Assemblées de la Restauration , où brilla Foy ,
» et qu'il eût siégé comme lui sur les bancs de
» l'opposition , aurait , par la souplesse de sa dia-
» lectique et par son éloquence vive et naturelle ,
» égalé la réputation du célèbre général. »

Le général Niel avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1838 , un an après la prise de Constantine , officier en 1845 , à la suite de la construction de la place de Saint-Denis , dont il était chargé dans les travaux de défense de Paris. Il fut nommé commandeur le 10 mai 1852 , et le grade de général de division lui fut conféré le 30 avril 1853.

Membre du comité des fortifications depuis 1851 , sans qu'il eût quitté le conseil d'Etat , sa facilité pour le travail lui permettait de mener de front ces multiples fonctions , tout en procédant aux inspections générales qu'il devait passer chaque année , et dont les rapports sont des modèles de précision , remplis d'aperçus judicieux et profonds.

En 1854 , lorsque éclata la guerre de l'Angleterre et de la France contre la Russie , il fut

décidé qu'un corps expéditionnaire, placé sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers, ce vaillant vétéran des guerres du premier empire et d'Afrique, serait chargé d'opérer une diversion dans la Baltique. Le général Niel fut nommé commandant en chef du génie de ce corps. L'amiral Parseval Deschènes eut le commandement de la flotte qui devait transporter cette petite armée.

L'empereur Napoléon III en passa la revue le 12 juillet, au camp de Boulogne, et les troupes françaises se mirent immédiatement en marche pour Calais, où elles s'embarquèrent le 14 juillet, quelques jours après le bombardement d'Odessa par la flotte alliée.

Le corps expéditionnaire débarqua le 8 août sur l'île de Bomarsund.

L'empereur Nicolas avait la pensée de faire de Bomarsund un grand camp retranché qui, par sa position, serait resté une menace permanente pour les provinces riveraines de la Baltique ; des travaux de fortification des plus importants y avaient été exécutés.

Le général Niel, chargé de diriger le siège de la forteresse, fit presque tout par lui-même. S'avancant, au mépris des plus grands dangers, à quelques centaines de mètres des ouvrages

russes, se glissant, ainsi qu'il le dit dans son rapport, de rocher en rocher, d'arbre en arbre, il avait étudié les passages par lesquels nos soldats pourraient arriver à l'abri des feux de la place, ceux qui permettraient d'y traîner des canons après quelques coups de pic à roc donnés par les sapeurs du génie, enfin les points où devaient être établies les batteries pour atteindre avec efficacité les murailles découvertes de cette redoutable citadelle.

Malgré sa belle défense, et grâce aux savantes et hardies dispositions prises par le général du génie et aux prodiges de vaillance des troupes, la forteresse de Bomarsund ne put tenir plus de quelques jours ; investie le 4^{er} août, elle se rendit le 16.

Les trophées de cette victoire se composaient de deux mille quatre cents prisonniers, cent quatre-vingts bouches à feu et de grands approvisionnements.

Le général Baraguey-d'Hilliers s'exprime ainsi dans son rapport sur le compte du général Niel :

« Le général de division Niel a conduit les opérations du siège avec hardiesse et habileté. »

La ville de Muret possède un précieux souvenir de la prise de Bomarsund. C'est la grande croix dorée qui surmontait la chapelle de Bomarsund, enlevée par les sapeurs du génie, au prix des plus grands efforts, et dont le général Niel fit hommage à sa ville natale.

« J'espère, écrivait-il au respectable abbé »
» Petit, en lui adressant cette croix, que mes »
» compatriotes accepteront avec plaisir ce mo- »
» deste trophée. Si des devoirs impérieux me »
» tiennent éloigné du pays natal, les souvenirs »
» et les affections de mon enfance y ramènent »
» souvent mes pensées. »

Le général Baraguey-d'Hilliers fut nommé maréchal de France. L'amiral Parseval Deschènes reçut la grand'croix de la Légion d'honneur; le général Niel fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur.

Quelques mois après, le 8 janvier 1855, l'Empereur fit appeler le général Niel et lui dit que, voulant récompenser ses services et ayant à le charger d'une mission délicate en Crimée en lui donnant, pour l'accomplir, plus de moyens d'action, il le nommait l'un de ses aides de camp. Cette nomination honorait également, et le souverain qui choisissait un général qui avait plusieurs fois

combattu ses idées dans le conseil d'Etat, et ce général qui ne l'avait pas ambitionnée. Dès le lendemain, le général Niel partait pour rejoindre l'armée, devant Sébastopol, où il devait passer près d'une année.

Sébastopol avait été investi dans le mois d'octobre de 1854 par notre armée, sous les ordres du général Canrobert, qui avait si puissamment contribué à la victoire de l'Alma, et qui avait pris le commandement en chef de l'armée après la mort du maréchal de Saint-Arnaud.

L'hiver arriva et fut des plus rigoureux; les tempêtes, le froid, les maladies assaillirent notre flotte et notre armée.

Au printemps de 1855, les attaques furent reprises avec une nouvelle vigueur. Cependant le siège traînait en longueur.

Le 5 février 1855, le général Niel, de concert avec le général Bizot, commandant en chef du génie, parcourut les travaux du siège, étudia la position des armées belligérantes et envoya à l'Empereur un rapport, dans lequel il concluait à un investissement plus complet de la place et au choix de la redoute de Malakoff comme point d'attaque.

C'est, en effet, ce qui eut lieu.

Quelques jours plus tard, dans une tournée dans les tranchées, que le général Niel faisait avec le général Bizot, celui-ci tomba mortellement atteint au front par les balles ennemies dans les bras du général Niel, qui lui succéda dans le commandement du génie de l'armée. Il prit, en cette qualité, la direction supérieure du siège, sous les ordres du général Pélissier troisième commandant en chef de l'armée d'Orient.

Le souvenir de ce siège mémorable, accompli par l'armée qui s'était formée dans les rudes campagnes de l'Algérie, et de l'héroïque assaut du 8 septembre 1855, où Mac-Mahon s'empara de la redoute de Malakoff et s'y maintint, ce qui fit tomber Sébastopol au pouvoir de notre armée, vit impérissable dans tous les cœurs français.

« Jamais le corps du génie, » dit le général Niel dans son rapport au ministre de la guerre, « n'avait eu à exécuter des travaux aussi difficiles » et aussi multipliés, et dans aucun siège il n'avait éprouvé d'aussi grandes pertes : trente-un officiers tués, parmi lesquels le général Bizot, officier général des plus capables, dont le nom sera conservé dans les souvenirs de l'armée, et trente-trois officiers blessés! »

Au lendemain de la prise de Sébastopol, le général Niel reçut la grand'croix de la Légion d'honneur, et dès ce moment les fonctions qu'il avait remplies et la supériorité de talent qu'il y avait déployée marquaient sa place au rang des généraux en chef.

Nul mieux que le général Niel ne pouvait retracer les phases du siège de Sébastopol ; c'est ce qu'il fit dans un ouvrage remarquable qui, sous le titre modeste de : *Journal des opérations du génie au siège de Sébastopol*, tient une place des plus honorables dans nos annales militaires.

Chargé d'aller officiellement demander au roi Victor-Emmanuel la main de sa fille, la princesse Clotilde, pour le prince Napoléon, le général Niel se rendit une première fois en Italie, et une seconde pour assister au mariage de ce prince. Le général profita de son séjour en Italie pour en étudier la topographie et examiner soigneusement les difficultés et les facilités d'attaque et de défense que pouvait présenter la Haute-Italie en cas de guerre.

Aussi, lorsqu'en 1859 l'Empereur eut déclaré la guerre à l'Autriche, le général Niel fut nommé commandant du quatrième corps de l'armée des Alpes, et fut spécialement chargé d'étudier les

bases de la campagne qui allait être entreprise.

A Magenta, le général Niel, forçant la marche du quatrième corps, arriva à temps, avec la division Vinoy, pour soutenir la garde impériale, et il combattit énergiquement jusqu'à la nuit.

C'est à Solférino surtout, dans cette lutte sanglante qui dura depuis quatre heures du matin jusqu'à huit heures du soir, où la ligne de bataille n'occupait pas moins de cinq lieues, que le nom du général Niel acquit un prestige éclatant.

Son corps d'armée comptait près de vingt mille hommes, et l'on a su plus tard, par les rapports autrichiens, qu'il avait tenu en échec, pendant dix-sept heures, trois corps d'armée autrichiens qui présentaient ensemble un effectif de plus de soixante mille hommes.

Après avoir, au commencement de cette grande journée, vigoureusement poussé l'ennemi jusqu'à la hauteur de Rebecco, de Baite et de la ferme de la Casa-Nova, à 2 kilomètres de Guidizzolo, le général Niel y établit fortement sa ligne de bataille en profitant de tous les accidents du terrain, des bouquets de bois qui s'y rencontraient, et surtout en retranchant et crénelant, en ingénieur consommé, la ferme de la Casa-Nova. Cette ferme, défendue par la division Vinoy, fut

attaquée à plusieurs reprises avec une grande vaillance par les Autrichiens. « Les officiers autrichiens, m'a raconté le maréchal, s'avançaient jusque contre la ferme en cherchant à arracher avec leurs mains les pierres des créneaux qui vomissaient la mort sur eux. »

Enfin, désespéré de cette résistance, l'ennemi fit avancer, à quelques cent mètres, des batteries d'artillerie pour battre en brèche les murailles de la ferme et les mettre en ruines.

« A ce moment, me disait plus tard le maréchal, je me crus perdu. La plupart des officiers supérieurs étaient tués ou blessés; le colonel de Malleville, du 55^e de ligne, venait d'être tué en s'élançant, le drapeau de son régiment à la main, pour entraîner encore ses soldats. Je m'adressai au colonel Jourjon, mon commandant du génie; je lui donnai l'ordre de réunir tous les débris de corps qui se trouvaient sous sa main et de tenter un effort suprême pour s'emparer de l'artillerie autrichienne. Jourjon marcha sur les pièces et s'en empara, en recevant une blessure mortelle. Les Autrichiens revinrent à la charge, reprirent leurs pièces; mais, obéissant au sentiment qui regarde comme un déshonneur la prise de ses canons par l'en-

» nemi, ils les retirèrent à grande distance, et la
» Casa-Nova fut sauvée ainsi que ma ligne de
» bataille. »

Dans l'après-midi, le maréchal Canrobert, commandant du troisième corps, chargé d'observer Mantoue et de couvrir la droite de l'armée, rassuré de ce côté, et ayant jugé de la violence des attaques qu'avait à soutenir le quatrième corps, fit appuyer la division Renault sur Rebecco, et donna l'ordre au général Trochu de porter sa première brigade entre Baite et Casa-Nova, sur le point où se dirigeaient les plus redoutables efforts de l'ennemi.

Ce renfort de troupes fraîches permit au général Niel de lancer dans la direction de Guidizzolo une partie des divisions de Luzy et de Faily; le général Trochu s'avança pour soutenir cette attaque, et tout faisait prévoir la prise de Guidizzolo, seul point de retraite, sur le Mincio, de la gauche de l'armée autrichienne commandée par le général de Wimpffen, lorsqu'éclata un orage d'une violence telle qu'il sépara les combattants; et les Autrichiens, restés maîtres de Guidizzolo, purent opérer leur mouvement de retraite sans être inquiétés.

Le quatrième corps d'armée avait perdu 4,500

hommes. Il avait enlevé aux Autrichiens un drapeau , sept pièces de canons et deux mille prisonniers. Le général Niel avait fait , pendant cette journée, des prodiges de valeur ; il avait su communiquer son courage à chacun de ses soldats.

« Le général Niel et son corps d'armée se sont couverts de gloire, ainsi que toute l'armée. » Telles sont les paroles, sur le champ de bataille de Solférino, que l'Empereur télégraphia à l'Impératrice.

Le général Niel fut nommé maréchal de France, le 25 juin 1859, à Cavriana, dans la tente même que l'empereur d'Autriche occupait la veille.

Pourvu, à son retour en France, du commandement du 6^e corps d'armée, le maréchal, à son entrée solennelle à Toulouse, y fut accueilli par des acclamations unanimes. Membre du Conseil général pour le canton d'Auterive, il en fut aussitôt nommé président et installé dans ces fonctions le 20 août 1859. Tout en s'occupant avec la plus grande activité des affaires militaires relevant de son commandement, il se faisait rendre compte avec soin de la situation générale du pays et étudiait toutes les questions d'intérêt civil de la région.

Commandant du camp de Châlons en 1865, les

instructions données à ses troupes pour leur enseigner tout le parti à tirer de leur réunion dans les camps, en vue de les préparer à la pratique de la guerre, ont fait école.

En 1867, le maréchal Niel fut appelé au ministère de la guerre où il remplaçait le maréchal Randon, dont la santé exigeait du repos, qui s'était illustré comme gouverneur général de l'Algérie, dont il avait achevé la conquête par quatre vigoureuses expéditions dans la grande Kabylie, et à laquelle il avait fait connaître les bienfaits de l'administration la plus régulière en même temps que la plus féconde.

Le maréchal Niel se livra avec une activité, une persévérance et une force de volonté merveilleuses, à l'étude de la réorganisation de l'armée. C'est dans les séances du mois de décembre 1868, devant le Corps législatif, et dans celle du 28 janvier 1869, devant le Sénat, qu'il défendit le projet qu'il avait présenté, avec une ténacité, une éloquence et une habileté que l'on ne peut apprécier qu'en relisant ses remarquables discours.

Une armée de ligne de 750,000 hommes, formée de neuf contingents de 400,000 hommes, dont cinq sous les drapeaux et quatre dans la réserve; plus de 500,000 hommes de garde nationale

mobile, constamment répartis en bataillons, en compagnies, en batteries, avec des cadres constitués par le ministre de la guerre, en y faisant entrer le plus possible d'officiers et de sous-officiers en retraite; instruits dans des réunions annuelles et exercés au tir à la cible et au tir du canon; dont les armes, les vêtements et équipement seraient déposés dans des magasins; telles étaient les bases de l'organisation que fit adopter le maréchal. Il insista avec une extrême vivacité sur la nécessité de donner à la garde nationale mobile, en y consacrant des crédits plus élevés d'année en année, l'organisation complète résumée dans les lignes qui précèdent. Et aussitôt après le vote de la loi, le maréchal envoyait le colonel Berthaut, qui avait toute sa confiance, préparer, d'un bout à l'autre de la France, l'organisation des cadres de la garde mobile et l'appréciation des choix à faire pour les officiers supérieurs.

Combien de fois le maréchal ne m'a-t-il pas dit que les Allemands pouvaient, en onze jours, jeter 700,000 hommes sur le Rhin, et qu'il fallait absolument se mettre en mesure, sans un jour de retard, de leur opposer des forces équivalentes!

Malheureusement, après sa mort, ses sages conseils ne furent pas suivis, et rien n'était fait à cet égard quand nous fûmes surpris par la guerre de 1870. Cette réserve, de plus de 500,000 hommes, qui eût permis de porter à la frontière toutes les forces actives de l'armée, eût certainement pesé d'un grand poids dans les destinées de la guerre; et que serait-il arrivé si le maréchal Niel eût encore été là pour diriger les premiers débuts de la terrible campagne qui a livré toutes nos armées à l'ennemi?

Le maréchal Niel, arrivé au faite des honneurs, avait reçu le grand cordon de leurs premiers ordres, de tous les souverains de l'Europe. Un seul manquait, c'était celui d'un ordre prussien.

Cependant, au milieu de cette vie dévorante, la santé de Niel s'altérait et la grave maladie, dont il avait ressenti depuis quelques années les premières atteintes, devenait menaçante. Lorsqu'il avait accepté le ministère, il écrivait à son frère bien-aimé :

« Je ne me dissimule pas que j'entreprends une
» tâche bien lourde. Je laisserai au ministère ma
» santé, à coup sûr; ma vie peut-être. Mais je
» n'ai pas de regrets; ce sera le dernier sacrifice
» que j'aurai fait à mon pays. »

Il ne se trompait pas ! le ministère lui a coûté la vie, et le 13 août 1869, le maréchal Niel, après avoir reçu en chrétien les secours de la religion, rendait sa belle âme à Dieu.

Nous venons de parcourir ensemble, messieurs, l'histoire de cette noble et glorieuse vie, toute entière inspirée par un sentiment qui dominait tous les autres dans cette âme d'élite : le dévouement absolu au devoir et au pays, sentiment sublime et qui dans tous les temps a fait les grands hommes et les grands citoyens. Les hautes dignités dont il était investi avaient été conquises par lui aux prix des plus redoutables dangers. Seul, du reste, il semblait avoir oublié les phases périlleuses de sa carrière, et sa modestie après la victoire égalait seule sa bravoure pendant le combat.

Ah ! Messieurs, après tous les malheurs qui ont accablé la France, en présence du désordre des esprits, de l'évocation de l'époque la plus douloureuse de notre histoire, celle où il n'existait plus de liberté que pour les bourreaux et les assassins, en face des tentatives de réhabilitation des noms les plus odieux de ces jours d'égarement, que l'inflexible histoire a irrévocablement flétris de leur véritable nom : « la Terreur, »

combien il est consolant de porter ses regards sur cette noble et sereine figure du héros dont la statue s'élève devant nous !

Sachons tous suivre les exemples que nous donne sa vie entière.

Oh ! ma patrie, ma chère patrie ! que tous tes enfants entendent ce grand enseignement ; qu'oubliant leurs tristes divisions, ils ne soient animés que d'une seule passion, l'amour, le véritable amour de la France ; le dévouement, le véritable dévouement à sa prospérité, au développement régulier de ses destinées, à sa grandeur parmi les nations. Qu'ils entendent enfin la voix divine de Celui qui leur crie, à travers les dix-neuf siècles qui nous séparent du jour solennel où il s'est offert, sainte et toute-puissante victime, pour racheter devant la justice suprême de Dieu les égarements des enfants des hommes :

« Toute maison divisée contre elle-même pé-
» rira ! »

Ce discours a été fréquemment interrompu par de vifs applaudissements. Ce récit fidèle et éloquent de la vie du maréchal Niel a vivement intéressé et ému les auditeurs.

La parole a été ensuite donnée à M. le sénateur Sacase. L'honorable président du Conseil général a prononcé le discours suivant :

Messieurs ,

En 1840, un chef de bataillon du génie traçait, sous les yeux d'un prince qui aimait son pays et avait le souci de son indépendance, le plan des fortifications de Paris. Soumis au gouvernement et aux Chambres, ce projet était accepté et voté. Singulier honneur pour celui qui l'avait conçu et que je suis heureux de rappeler ici !

Ainsi se trouva résolue cette question que déjà Vauban avait posée, et en peu d'années on vit s'élever autour de Paris ces invincibles remparts devant lesquels s'est arrêtée une armée victorieuse.

Parmi les coopérateurs de cette œuvre nationale, on remarqua aussi dès lors un officier qui passait pour un des plus éminents dans ce corps savant et éprouvé du génie. A son instruction précise et forte, il joignait une étendue d'esprit qui le rendait apte aux plus sérieux labeurs et un talent d'organisation qui se révélait chaque jour en s'exerçant.

Ces deux officiers avaient formé sur les bancs de notre Ecole polytechnique des liens qui s'étaient resserrés dans l'exercice de leurs communs devoirs. Le premier s'appelait Chabaud-la-Tour, le dernier s'appelait Niel.

Qui donc, Messieurs, pouvait retracer la grande carrière du maréchal Niel et le rôle éclatant qu'il a joué, avec autant de compétence que le général de Chabaud-la-Tour, devenu, depuis cette époque surtout, le compagnon de ses travaux et le témoin de sa vie militaire? A lui surtout, avec ses chers souvenirs, la noble amitié qu'il avait vouée au maréchal Niel et le haut rang qu'il occupe dans une arme qu'ils ont l'un et l'autre illustrée, il appartenait de porter au pied de cette statue, qui le fait revivre, les premiers hommages de l'armée et du pays.

Pour moi, Messieurs, je devrais m'étonner de l'honneur qui m'appelle ici et m'inquiéter du péril auquel il m'expose, si ma tâche, restreinte à une des époques de la vie du maréchal Niel, à celle qui s'est écoulée au milieu de nous, ne me dispensait de raconter tout ce que cette vie a offert de glorieux à la France, et, quoique admirateur ému de ses grands faits militaires, de vous redire comment ils avaient porté si haut sa renommée!

Le maréchal Niel avait présidé, pendant dix années, le Conseil général de la Haute-Garonne. Il y représentait le canton d'Auterive. Avant lui, avaient été placés à la tête de ce Conseil les Catelan, les Romiguières, les Rémusat et les Féral. Il y porta, à son tour, le poids de son nom et de son expérience. Ce fut dans le cours de sa présidence qu'une loi étendit les prérogatives des Conseils généraux et élargit le cercle de leurs attributions souveraines. On faisait un pas de plus pour sortir de ce régime dans lequel l'administration étendait partout sa main et exerçait partout son contrôle. La province revivait, en quelque sorte, avec sa vieille indépendance, dans ce retour à des libertés qui, pour elle, étaient presque un héritage. La crainte des dangereux conflits s'était peu à peu éloignée, et, si elle avait pu renaître, il eût suffi, pour la dissiper, de l'ascendant librement accepté de celui qui inaugura ce nouveau régime et qui a maintenu, dans notre assemblée départementale, une tradition à laquelle elle n'a cessé d'être fidèle.

Dans la direction de nos débats, où il a marqué sa grande trace, on vit toujours le maréchal Niel prêter, même aux questions en apparence les

plus secondaires, l'attention qui leur était due, voué qu'il était, par devoir et par sympathie, aux intérêts locaux dont il avait accepté la défense.

Il savait, et on n'en pouvait douter à voir l'élan avec lequel il s'y portait, que la discussion des affaires départementales ramène à soi l'examen de toutes ces questions qui touchent à des besoins moraux et matériels qu'une société prévoyante est tenue de satisfaire. Par les allocations de son budget, le département a sa part d'influence sur le progrès de l'instruction du peuple et par conséquent sur sa vie morale, et il en a une non moins grande sur sa condition matérielle, par la dotation et le classement de tous ces chemins qui rayonnent autour de nos bourgs et de nos villages et qui, en rejoignant les grandes voies, unissent les campagnes aux centres les plus peuplés et y portent leurs produits.

A la hauteur où l'avait placé l'exercice des grands emplois dans la hiérarchie militaire, il était aisé au maréchal Niel de démêler toutes ces questions, et, soit qu'il eût à descendre dans des détails de législation, soit qu'il dût s'en tenir à des vues générales, de les classer d'après la solution que chacune d'elles devait recevoir.

On a insisté plus d'une fois sur un phénomène moral dont on retrouve ici le plus frappant exemple. On a dit que l'art de la guerre est de tous, peut-être, celui qui donne le plus d'exercice à l'esprit. Il est certain qu'il prépare au maniement sensé des affaires humaines, et par les devoirs du commandement, il se rapproche de l'art si difficile de gouverner. Par lui, on sait ce qu'on n'a jamais appris. Outre l'expérience qu'il y avait acquise, le maréchal Niel réunissait des dons qui étaient pour lui un apanage naturel. Homme du monde et d'étude, il avait deux des plus aimables dispositions de notre race : le goût des choses de l'esprit et de la conversation où il excellait. On l'y retrouvait avec sa distinction native et le charme pénétrant de sa parole.

Il exerçait encore, en 1867, son commandement à Toulouse, se livrant, pendant ses loisirs, dans un domaine qu'il avait créé, à des essais d'art agricole et en subissant toute la séduction, lorsqu'il fut appelé au ministère de la guerre. On peut dire qu'il y fut porté par l'opinion du pays. Une sourde inquiétude commençait à se propager et on crut qu'il était urgent de songer, sinon à une refonte totale, du moins à des modifications dans notre système militaire. Nul ne paraissait

plus apte que le maréchal Niel à tenter cette expérience, ni posséder à un plus haut degré l'intelligence des conditions dans lesquelles elle devait s'accomplir.

Il y fallait une suprême habileté et le temps. Le temps seul lui fit défaut.

Face à face avec les difficultés de cette organisation, le nouveau Ministre de la guerre l'entreprit avec un souci patriotique et y consacra toute l'activité qu'il déroba à la souffrance dont il sentait déjà les atteintes sans plier sous elle. Craignant plus de nuire que de déplaire, il persévéra toujours dans la voie où son patriotisme lui disait de marcher. La pensée du devoir l'y soutenait et pour lui elle était le but et la fin de tout. Lorsqu'il exposa ses vues militaires devant le Corps législatif et qu'il eut à les défendre contre une opposition imprévoyante et aveugle aux dangers de l'avenir, il le fit sans préméditation littéraire ni même oratoire, et néanmoins avec une vive et ingénieuse éloquence. Il y déploya l'opiniâtreté de sa conviction, tempérée par cette noblesse et cette dignité calme dont sa physionomie portait l'empreinte.

Une douloureuse épreuve l'y attendait. Il apprit que son frère venait d'être tout à coup enlevé à

l'affection des siens. Au moment où se rompaient des liens si chers, on le vit refouler sa douleur et, calme dans cette discussion qui exigeait de lui des efforts assidus, il en soutint le poids sans fléchir.

L'excès de ses travaux, et peut-être aussi le pressentiment inquiet de l'avenir avaient aggravé le mal qui le consumait, et on en remarqua avec tristesse la progression quand il vint présider la session du Conseil général en 1868. Il succomba le 13 août de l'année suivante. Cette mort causa, en France, une inexprimable angoisse.

Montesquieu a dit, en parlant de l'effet produit par la mort du maréchal de Berwick : « Jamais rien n'a mieux représenté cet Etat où l'on sait que se trouva la France à la mort de M. de Turenne. Je me souviens du moment où cette nouvelle arriva : la consternation fut générale. Tous deux ils avaient laissé des desseins interrompus ; tous les deux une armée en péril ; tous les deux finirent d'une mort qui intéresse plus que les morts communes. » Il semble, Messieurs, que ce ne soit pas exagérer la part que le maréchal Niel s'était faite dans la confiante estime de la France que de l'associer à ces noms glorieux, et, à côté de ces exemples, de retracer le sien.

L'opinion publique, qui n'est pas toujours juste dans le partage des responsabilités, a été, cette fois, unanime à admettre qu'il eût réussi à ajourner, sinon à écarter cette guerre fatale de 1870, dans laquelle devait s'user tant de prestige et de puissance ! Sage et clairvoyant conseiller, chef d'armée plus vaillant que téméraire, il n'eût point hésité à signaler les emportements de l'ambition et leur danger, avec cette franchise mâle et civique qui se met au-dessus des vains ménagements. Ah ! vraiment, la mort est impitoyable et on ne peut s'empêcher ici de déplorer dans le malheur d'une famille le malheur de tout un peuple !

Lorsqu'on étudie cette destinée du maréchal Niel, on y trouve je ne sais quoi d'inachevé. Mais ce qui a manqué à sa destinée, hélas ! est ce qui a manqué à la fortune de la France.

Quant à lui, la gloire qu'il avait acquise pouvait le consoler de celle qui lui échappait. Il pouvait redire cette parole chrétienne : « J'ai achevé ma course et j'ai gardé ma foi. » Sa foi, il l'avait en effet gardée et elle avait gouverné sa vie. Lorsqu'on ouvrit son testament, on y lut avec émotion ces lignes inspirées par la tendresse attentive du père et la préoccupation aus-

tère du chrétien : « Je recommande à mes chers enfants, après la crainte et l'amour de Dieu, l'honnêteté et la probité qui furent toujours héréditaires dans notre famille. » Dans l'état des partis et des esprits en France, quand autour de nous l'irréligion est poussée jusqu'à l'outrage, on est heureux de se détourner de ce spectacle pour goûter cet autre spectacle d'un soldat illustre qui se montre à découvert avec la fermeté de sa conscience et de sa foi. Dans l'intérêt de sa vraie gloire, on ne pouvait lui souhaiter une autre fin, et ceux qui savent combien donne de crédit à la piété et à la vertu une parole tombée de si haut se réjouiront qu'elle ait été dite pour l'avancement d'une si noble cause !

M. le vicomte de Castillon, Maire de Muret, a pris ensuite la parole ; il s'est exprimé ainsi :

Messieurs,

Ce serait de ma part un acte de témérité que de vouloir vous redire encore une fois l'éloge de notre illustre concitoyen, et je craindrais en l'entreprenant d'affaiblir l'impression produite

sur vous par les paroles éloquentes sous le charme desquelles vous êtes encore.

Vous venez d'entendre le récit de cette vie entièrement consacrée au pays et qui ne fut qu'une longue suite de services rendus ; à quelque opinion que l'on appartienne, on peut d'autant plus facilement louer le maréchal Niel qu'il sut se tenir loin des intrigues de la politique et que sa préoccupation constante fut toujours la grandeur militaire et la gloire de son pays.

Aussi est-ce le pays qui, par une souscription vraiment nationale, a voulu perpétuer la mémoire d'un de ses enfants les plus dévoués.

La ville de Muret s'enorgueillit d'avoir été choisie comme gardienne du monument élevé à cet homme illustre, auquel elle s'honore d'avoir donné le jour. Elle saura se montrer digne du glorieux dépôt qui lui est confié. Ce magnifique bronze, qui retrace si fidèlement les traits du maréchal, restera dressé sur cette place à laquelle notre population reconnaissante a voulu donner le nom de Niel, et il montrera aux générations à venir que la France sait garder la mémoire de ceux qui l'ont aimée et servie.

Il me reste, Messieurs, en ma qualité de maire de cette ville, un double devoir à remplir :

d'abord, et puisque nous avons la bonne fortune de voir la famille du maréchal Niel réunie dans cette tribune, c'est de lui dire combien pour la population de Muret, comme pour elle-même, la fête d'aujourd'hui est une véritable fête de famille.

Les liens qui nous unissent sont en effet nombreux et difficiles à rompre; nos pauvres connaissent trop bien l'inépuisable charité de la famille, et la commune n'oublie pas ce qu'elle doit au zèle infatigable et au dévouement absolu de son conseiller général : je suis heureux de lui rendre ce témoignage public de reconnaissance.

Enfin, je dois remercier les hôtes distingués qui sont venus assister à cette fête; les autorités du département qui, par leur présence, ont sanctionné son caractère vraiment national; le général illustre qui a bien voulu en accepter la présidence et qui fut l'ami et souvent le coopérateur du maréchal Niel; enfin, Messieurs, le chef de l'Etat et le ministre de la guerre, qui s'y sont fait représenter par l'un de nos officiers les plus distingués. La ville de Muret gardera à eux tous un souvenir éternellement reconnaissant de l'honneur qui lui est fait aujourd'hui.

Après ces discours, vivement applaudis, M. le capitaine Niel et M. le colonel Duhesme se sont approchés de la tribune d'honneur et, au nom de la famille, ont adressé quelques paroles de remerciement au général de Chabaud-la-Tour, à M. le président Sacase et à M. le Maire de Muret.

Une cantate en l'honneur du maréchal Niel a été chantée par l'orphéon de Saint-Girons, avec le concours de la fanfare de Muret (1).

Le défilé des troupes et des Sociétés musicales a eu lieu ensuite devant la Statue, et le cortège officiel s'est rendu à l'hôtel-de-ville, où un *lunch* a été offert par la municipalité.

La distribution des récompenses aux Sociétés musicales a été faite devant les tribunes d'honneur qui avaient été ouvertes à la foule; les morceaux couronnés ont été exécutés.

Le soir, la ville entière et les allées Niel ont

(1) Les paroles de cette cantate ont été composées par Mme Barutel, née Adolphine Bonnet, lauréat des Jeux Floraux; M. Luigini, directeur de l'Orphéon de Saint-Girons, est l'auteur de la musique de la cantate; M. Andrillon, directeur de la fanfare de Muret, a fait la musique de l'introduction.

été illuminées. Un magnifique feu d'artifice a été tiré; les pièces finales représentaient la croix de Bomarsund et un simulacre de bataille; on y distinguait en lettres de feu le nom du maréchal Niel.

Une foule nombreuse n'a cessé de parcourir les allées et les rues éclairées à *giorno*. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, la ville a retenti des chants exécutés tour à tour par les Sociétés musicales qui ont pris part à cette fête mémorable.

